

Frédéric
PERROT

**▶ CETTE NUIT QUI
M'A DONNÉ LE JOUR**



MIALET **MB** BARRAULT

Étienne est dévasté par la mort de son père. Un père qui était un exemple pour lui et formait avec sa mère un couple modèle. Depuis trente ans, le jeune homme n'a jamais douté de leur amour réciproque ni de leur fidélité. C'est même le socle des rares certitudes sur lequel il tente de construire sa vie.

Et pourtant.

Avant de mourir, son père a écrit une lettre qui lui dévoile son plus grand secret : un amour intense qui a bouleversé le cours de sa vie. Ce récit exalté va faire voler en éclats l'image idéale qu'Étienne avait de ses parents, et lui fera entrevoir que la beauté de l'existence réside parfois dans ses imperfections.



Frédéric Perrot est scénariste et réalisateur
au sein d'un duo qui sévit sous le nom de Najjar & Perrot.

Après *Pour une heure oubliée*, publié en 2021,
Cette nuit qui m'a donné le jour est son deuxième roman.

Cette nuit qui m'a donné le jour

DU MÊME AUTEUR

Pour une heure oubliée, 2021

Frédéric Perrot

Cette nuit qui m'a donné le jour

roman

Mialet-Barrault Éditeurs
3, place de l'Odéon
75006 Paris

www.mialetbarrault.fr

© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-7105-1

*À mes parents, à qui je dois la vie,
et tout ce qui lui donne du sens.*

« Ils ont de la chance, ceux qui se
consument de l'intérieur, ils brillent
d'une belle lumière, on les reconnaît
plus facilement. »

Philippe Djian, *Maudit Manège*

Il croquait dans un brocoli quand le téléphone a sonné. Le nom de sa mère s'est affiché sur l'écran. Le moindre détail prend une importance démesurée quand vous apprenez la mort de votre père. Voilà l'image qui subsistera dans l'esprit d'Étienne : un repas à peine entamé, la fourchette dans une main, un couteau posé en équilibre sur le rebord d'une assiette ébréchée. Cette allégorie du moment qui précédait l'annonce restera gravée dans sa mémoire. Le dernier instant de sa vie d'avant, celle où il était encore le fils d'un père en vie.

Le perdre, c'était perdre beaucoup. C'était, en une seconde à peine, se résoudre à ne plus jamais le voir apparaître dans son champ de vision, se priver du plaisir de le serrer dans ses bras, de goûter ses recettes improvisées. Ne plus sentir, dès qu'il l'embrassait, ce parfum qu'il avait porté toute sa vie, Chanel N° 5. On pouvait encore entendre son père lui raconter cette anecdote mille fois contée, faisant pétiller son regard :

— Tu sais pourquoi je porte un parfum de femme ? Parce que quand on s'est rencontrés, avec ta mère, on a décidé d'échanger nos parfums, pour toujours porter l'odeur de l'autre sur soi.

Voilà ce que c'était, de perdre son père, c'était perdre l'odorat, le goût, la vue, l'ouïe, le toucher. C'était tirer un trait sur cinq sens face à un couteau, une fourchette et un brocoli cuit à la va-vite au micro-ondes.

Quand Étienne décroche le téléphone, le silence de sa mère se charge de faire le sale boulot. Elle d'ordinaire si bavarde se tait, et soudain tout est dit. On ne saurait dire combien de temps ce silence a duré, combien de sanglots ont caressé son oreille avant qu'elle ne reprenne la parole. Une certitude cependant : il fait nuit dehors, et le père d'Étienne vient d'entamer un sommeil éternel.

— Tu ne vas pas faire la route à cette heure-ci, lui dit seulement sa mère.

Quelle délicate manière de l'implorer de sauter dans sa voiture pour la rejoindre.

Étienne est au volant, la pluie sur le pare-brise donne le change pour faire exister les larmes qui restent bloquées en lui. Ce couple invincible, qu'il connaît depuis trente ans et quatre mois, n'est plus. L'indissociable bloc face auquel il a grandi vient de se briser. Sans prévenir, on vient de lui supprimer son père. Le seul qu'il ait.

Alors que sa voiture avale les kilomètres sur l'auto-route, le visage d'Étienne est un livre ouvert. Un bouquin triste, assurément. On peut aisément y projeter les détails incongrus qui jaillissent sans raison dans ces moments-là : des bougies fondant sur un gâteau d'anniversaire, un soupçon d'enfance, le coup de téléphone annonçant les résultats du bac, une balade en forêt et des voyages, une teinture de cheveux ratée. Il y a de l'universel dans ces yeux-là, une part de nous tous.

Chaque souvenir a un lien avec son père, et chacun d'eux lui rappelle l'inaccessible modèle de ses parents, leur inconditionnel amour. Un équilibre

qu'Étienne s'acharne encore à trouver au quotidien, en vain.

Même face à la maladie de son père, jamais sa mère n'aura opéré ne serait-ce qu'un pas de recul. Ses sentiments sont restés intacts, solides, comme si le mal dont souffrait Henri durant les derniers mois de sa vie n'avait été qu'un détail. Voilà l'impossible miroir face auquel Étienne a grandi, aussi bienfaisant que destructeur.

Il reste un long moment garé devant la maison de ses parents. Les lumières du salon ébauchent des formes joyeuses sur la pelouse, les nuances de couleurs ne laissant rien présager de tout le noir broyé derrière ces murs. Le temps d'une cigarette, il observe cette œuvre impromptue à la valeur inestimable : celle de retarder l'instant fatidique où il devra se heurter au réel, mettre son cœur dans un étau. En fumant son mégot jusqu'au filtre, Étienne scrute le jardin, la haie de thuyas, une guirlande à ampoules qui pend encore nonchalamment entre le noisetier et la maison, ce temps d'avant.

Sa mère ouvre la porte. Cette fois c'est sur elle que la lumière esquisse ses nuances. Elle est belle. Belle et triste. Ils se prennent dans les bras, et malgré la pudeur qui s'immisce trop souvent entre eux, on peut mesurer toute l'ampleur de son désarroi, rien qu'en sentant la force inhabituelle avec laquelle elle l'étreint. On serre plus fort l'autre contre soi quand on est triste, heureux ou amoureux. Les étreintes sont un baromètre idéal.

Étienne monte immédiatement voir son père, lui dire bonjour, lui dire au revoir, un peu des deux à la fois. Figé dans l'embrasement de la porte, il le regarde, considérant que c'est tout de même un peu con de mourir au printemps, quand il y a tant de bourgeons à contempler au-dehors.

L'image de ce corps étendu n'est pas une vision si désagréable au fond, on dirait qu'il dort. Face au corps immobile de son père trône l'ordinateur avec lequel il a appris à communiquer, ces derniers mois. Tout cet attirail qu'Étienne et sa mère ont fait installer spécialement pour qu'il puisse continuer à correspondre, par écrit, grâce à de simples mouvements d'yeux.

Avoir perdu l'usage de son corps ne lui avait ôté ni son humour ni ses traits d'esprit, ni d'ailleurs cette part sombre qu'on porte tous en nous : la tristesse, les angoisses, les déceptions. Chacun son lot de noirceur. Qu'on soit allongé ou debout, handicapé ou valide, ne change rien à l'affaire. Tout cela restera enfermé dans ce corps à présent, à double tour.

Le médecin qui viendra constater sa mort un peu plus tard conclura qu'il s'est sûrement étouffé suite à une atrophie du système respiratoire. Ne pas le savoir, face à son père étendu, permet à Étienne de se figurer une fin beaucoup plus douce. L'imaginaire, comme le déni, est bien pratique parfois, il faut juste savoir s'en servir à bon escient. Son père a l'air apaisé, presque heureux de son petit tour sur terre. Faut-il appréhender sa mort comme une libération ?

S'est-il senti partir ? A-t-il été heureux de comprendre qu'il allait enfin s'évader de sa cage dorée, comme Henri lui-même appelait son corps paralysé ? Le déni d'Étienne semble lui crier que oui. Vraiment pratique.

Enfin, il vient s'asseoir aux côtés de son père, comme il l'a fait à chacune de ses venues, ces derniers mois. Hier encore ils riaient ensemble. Aujourd'hui c'est moins gai. Il ne sait que faire, mettre sa main sur la sienne paraît inutile, déposer un baiser sur son front semble dérisoire. On se trouve toujours un peu con face à la mort. Dans cette latence où il cherche quel comportement adopter, Étienne remarque que son père n'a plus la boucle d'oreille un peu désuète qu'il portait depuis des années à l'oreille gauche, cet anneau doré orné de faux diamants bleus. Il se demande où elle est, regarde un temps par terre. Tout ce qui peut détourner son attention est bienvenu.

En se relevant, il effleure la tablette sur laquelle est installé l'ordinateur, et l'écran s'allume aussitôt. Sur le moniteur, un seul mot, qui prend une ampleur étrange dans ce contexte :

Merci.

Que ces deux syllabes soient les dernières que son père ait dictées est d'un anachronisme crasse. Ou d'une poésie folle. Il faut parfois s'efforcer de voir le bon côté des choses, même dans un moment pareil. S'il croyait au destin, Étienne aurait pu interpréter

ce mot comme un dernier message à son intention. Mais la vérité est sûrement plus pragmatique : sa mère a dû lui apporter un verre d'eau ou lui masser les jambes, comme ça lui arrivait fréquemment ces derniers temps, et il l'a remerciée sans savoir que ce serait sa dernière politesse.

Étienne ajuste la couverture sur le buste de son père. Sans s'en rendre compte, plutôt qu'un baiser sur le front, voilà quel serait l'ultime signe de son affection. Tant de fois son père l'avait bordé lorsqu'il était enfant, aujourd'hui c'est le geste qui scellerait leurs adieux.

En arrivant dans le salon, Étienne trouve sa mère assise sur le canapé, en pleurs, la tête entre les mains. Alors il s'approche, et pour briser le silence il dit :

— Tu te souviens de ce que disait toujours papa ?
« Il n'y a pas de meilleur rempart au malheur...

— ... que le bonheur en personne », termine sa mère dans un sanglot.

Sans prononcer un mot de plus, Étienne se dirige vers le tourne-disque, sort tous les vinyles du casier, les étale par terre et tombe sur celui qu'il cherche : *Via con me* de Paolo Conte. La chanson préférée de son père. Il pose le vinyle sur la platine, pousse les enceintes à fond, et se dirige vers sa mère qui relève les yeux dès les premières notes de piano. Étienne tend la main et l'entraîne dans un rock endiablé, pareil à ceux qu'il les a vus tant de fois danser, son père et elle, avant la maladie. Là, le temps s'arrête, la

mort aussi, plus rien ne compte à part cette chorégraphie, Étienne et Marlène dansant pour oublier, tournant pour conjurer les larmes, pour envoyer balader tout ce spleen qui grouille au-dedans. *It's wonderful, it's wonderful, it's wonderful. Good luck my baby. Tchi bou tchi bou boum.* Et c'est merveilleux, oui c'est merveilleux de les voir danser avec tant de joie dans une soirée comme celle-ci. Henri avait raison, il n'y a pas de meilleur rempart au malheur que le bonheur en personne.

Quand le médecin frappe à la porte pour venir constater son décès, ça doit être la quinzième fois qu'Étienne relance le vinyle. Il va lui ouvrir, sans arrêter la musique.

— C'est là-haut, je ne vous accompagne pas, docteur, faites ce que vous devez faire ! lui crie-t-il pour être entendu.

L'homme jette un regard circonspect vers Marlène, qui danse au milieu du salon, les yeux fermés et le sourire aux lèvres, et monte à l'étage.

Voilà. Voilà comment, au milieu d'une soirée de printemps qui avait mal commencé, deux êtres se sont retrouvés à danser avec allégresse dans le salon d'une maison de banlieue, dans un mélange de sueur et de larmes, pendant qu'un médecin constatait la mort d'un homme qui fut tant aimé.

Il y a eu d'autres moments délicats bien sûr, d'autres jours épineux, d'autres larmes diluviennes versées aux quatre coins de la ville. L'enterrement, par exemple, est l'occasion de quelques éclats de tristesse. On ne sort jamais indemne d'avoir perdu un père ou l'homme de sa vie, sinon ce serait trop facile. Étienne et Marlène le pressentent, leur douleur ne passerait pas, il faudrait se contenter d'attendre le jour béni d'une accalmie. Voilà au mieux tout ce qu'ils pourraient espérer.

Assis au dernier rang, Étienne assiste à la cérémonie funéraire d'un œil presque distrait. Pas besoin d'être aux premières loges, il y est déjà, depuis l'annonce de la mort de son père. Alors plutôt que de s'intéresser à cette célébration quelque peu désuète – qu'il a toujours considéré comme le pire des hommages –, Étienne observe tout le reste. Il détaille les membres de l'assemblée, inspecte chaque petite chose inutile qui permet à son esprit d'éviter la vision du cercueil. Une cousine a accroché ses cheveux avec un chouchou

aux motifs canard. Une de ses nièces opère un rituel avec ses mains : elle fait passer son pouce sur chacun de ses doigts, et cela indéfiniment. Un oncle porte des chaussettes roses sous son pantalon noir, et cette dernière brouille dessine un sourire discret sur le visage d'Étienne. Quelle bénédiction que les petits détails pour échapper aux grands tourments de la vie.

Étienne détourne les yeux et remarque que son parrain, Lino, a l'air particulièrement affecté. On ne le voit que de dos, mais les mouvements de son corps parlent pour lui, il hoche doucement la tête, essuie des larmes discrètes. Étienne accuse le coup devant cet homme pleurant son père à sa place. Lui ne pleure pas. Aucune larme, rien, un barrage qui retient un torrent.

Il y a beaucoup de monde, dont certaines personnes qu'Étienne ne connaît pas. Quand il les aperçoit ses sourcils se tordent, son front se plisse, comme si ça pouvait l'aider à se souvenir. Il y a une femme aux cheveux cendrés, une adolescente affublée d'un maquillage gothique parfaitement travaillé et, à quelques chaises d'elle, cet homme à moustache. Qui sont ces gens ? Quels liens entretenaient-ils avec son père ? Henri les appréciait-il seulement ? La vie réserve trop peu de mystères pour gâcher celui-ci, voilà ce qu'Étienne en conclut. Et puis ça lui plaît d'imaginer que son père, qu'il connaissait jusque dans les moindres non-dits, ait préservé un jardin secret. Mourir avec des mystères, c'est partir avec des cadeaux à jamais emballés.

En arrivant chez lui, Étienne s'affale sur le canapé. Pas qu'il ait le choix de s'asseoir autre part, c'est la seule assise dont il dispose, son appartement étant bien trop exigü pour en accueillir d'autres. D'ailleurs le salon est aussi la chambre, et le canapé son lit. Étienne aime le dénuement dans lequel son manque d'argent le pousse à vivre, il chérit l'idée qu'un seul meuble lui suffise pour s'asseoir, dormir, lire ou baiser. Il ne perdrait rien si on venait à tout lui enlever. Alors certes, il vit dans une chambre de bonne de dix-sept mètres carrés à trente ans passés, mais le fait de ne rien devoir à personne rend cette piaule tout à fait luxueuse. Des robinets en or massif ne l'auraient pas rendu plus heureux.

Préférant rester aux côtés de sa mère, Étienne n'est pas rentré ici depuis la mort d'Henri. Sur la table devant lui, tout est tel qu'il l'a laissé : l'assiette à moitié entamée, le couteau posé en équilibre, la fourchette et le morceau de brocoli moisi. Tout est resté

figé au moment du drame. Pompéi version miniature. Face à ce spectacle, il se lève machinalement, sort son téléphone, et prend un cliché de la disposition exacte des éléments sur la table. Il ne sait pas réellement pourquoi il fait ça, ni à quoi cette photographie pourra bien lui servir, mais au moins il l'aura. On prend bien des arbres en photo, des verres de vin, des pieds, des étoiles ou des bouquins, alors après tout pourquoi pas ça ?

Visiblement rassuré par cette trace numérique qu'il vient de fourrer dans sa poche, Étienne débarasse la table, l'esprit ailleurs, tout à l'image de sa mère évoluant désormais seule dans cette petite maison devenue trop grande. Cette idée ne lui permet pas de faire la vaisselle convenablement, il reste quelques bouts de brocoli sur sa fourchette quand il la pose dans le pot pour qu'elle sèche. Un premier dommage collatéral de la mort de son père.

Le téléphone sonne. Vu l'état d'Étienne, c'est une bonne idée.

— Ben qu'est-ce que tu fous ? dit la voix au bout du fil.

Étienne marque un temps, puis se souvient qu'il a une femme dans sa vie, et qu'ils ont convenu de passer la soirée ensemble. Il a déjà dix minutes de retard. Le temps de se rendre à l'autre bout de la ville, il en aura trente-cinq de plus. Il bégaye qu'il est en route, qu'il a simplement fait un crochet au supermarché. Quand il raccroche, il pousse un soupir : son mensonge l'oblige à trouver quelque

chose à apporter. Malgré tout, il semble content qu'on l'exfiltre de chez lui, qu'on l'arrache à cette cuisine, à cet appartement, à cette fourchette mal lavée et à tout ce qu'elle implique.

Étienne a rencontré Christa quelques semaines auparavant, dans un parking, jugeant d'emblée que c'était la preuve qu'une grande histoire commençait : une simple lanière de sac coincée dans une porte avait suffi à créer l'étincelle, n'était-ce pas la promesse d'un avenir radieux ? Étienne en était absolument certain, comme il l'était chaque fois qu'il entamait une relation. Dans le monde où il avait grandi, celui échafaudé par ses parents donc, on se rencontrait au lycée et on passait le reste de sa vie ensemble, en s'aimant jusqu'au dernier jour comme à la première seconde. Certes il avait déjà échoué plusieurs fois, mais Étienne ne pouvait s'empêcher d'y croire toujours avec la même vigueur, le même espoir un peu naïf. Cette histoire-là serait sa sixième première histoire d'amour, voilà tout. Tout n'est qu'une question de point de vue.

Quand Christa ouvre la porte, il tend la plante verte arrachée à son salon et autour de laquelle il a noué un ruban rouge. Il ne sait pas si c'est le yucca enrubanné ou son arrivée qui dessine cet enthousiasme sur le visage de Christa, mais dans le doute, il décide de tout prendre pour lui.

En rafraîchissant la paume de ses mains sur la bière qu'elle vient de lui donner, et en observant Christa papillonner dans l'appartement, Étienne réalise qu'il

est, à cet instant précis, à la fois le plus chanceux et le plus malheureux des hommes.

Plus jeune, il admirait les types qui enchaînaient les conquêtes avec désinvolture. Lui n'attirait pas le regard, il accompagnait mais ne ramenait jamais. Il a toujours été captivé par ceux capables de faire taire une foule entière rien qu'en entrant dans une pièce. À l'époque du lycée, il y en avait deux ou trois qui détenaient ce pouvoir. Un Bertrand et un Anthony, notamment, avec des looks de skaters et des cheveux longs qui mettaient tout le monde d'accord. Ils ont impressionné Étienne jusqu'au jour où Bertrand s'est maqué avec une gourdasse, qu'il a engendré un Jonathan insupportable et a fini encravaté dans la boîte de son père. Un père qui, à l'époque, représentait tout ce qu'il haïssait. Étienne pouvait encore l'entendre dire « Je lui pisse à la raie, à celui-là ». Désormais, Bertrand faisait même un peu plus que ça : il lui léchait le cul, en prime. Quant à Anthony, Étienne l'a croisé par hasard en allant acheter des cigarettes dans un bar PMU. Il l'a vu solidement accroché à sa bière, un jeudi matin aux aurores, la mâchoire délestée de la moitié de ses dents. Quand vous êtes trop arrogant, la vie finit par vous faire passer à la caisse, et c'est souvent le charisme qui prend un coup de pelle en premier.

Aujourd'hui, c'est Étienne qui rafle la mise. Et quelle mise. Christa porte des grosses baskets et un pantalon informe, ses cheveux ne sont pas très ordonnés, les ongles un peu rongés, et pourtant elle

coiffe au poteau la moitié des femmes de cette planète. Celui qui pense que les jupes ou les talons aiguilles ont à voir avec la féminité n'aurait pas besoin de plus d'une seconde pour changer d'avis face à ce spectacle. Rien qu'à la façon dont elle tient sa cigarette, on lui céderait tout ce qu'on a, juste pour que ça dure encore un peu. Heureusement, Étienne n'a pas un rond sur son compte en banque. Ce manque d'argent trouve son fondement dans une ambition simple, elle tient sur un Post-it : ne jamais se retrouver face à un connard en costard qui lui postillonnerait au visage pour une histoire de dossier rendu en retard, et qu'on ne l'emmerde pas trop avant neuf heures du mat'. Il se l'est promis à l'adolescence, en voyant sa mère revenir du travail encore tremblante de s'être fait violemment virer par son patron, après des années de bons et loyaux services.

Évidemment tout se paie, surtout ce qui n'a pas de prix, du coup Étienne repeint des plafonds à son compte, change des moquettes, installe des rideaux de douche. Mais ça lui convient – tout sauf les réunions du lundi matin dans une salle éclairée au néon, tout sauf le bureau dans un open space gris. Il refuse de consumer des jours, dans une vie qui en comporte trop peu, en foulant chaque matin les couloirs d'une entreprise sordide, pour enrichir un patron qui ne prend même pas la peine de dépenser son pognon. D'autant qu'on passe les sept huitièmes de son temps à accumuler assez d'argent pour se payer un dernier huitième un peu distrayant, jusqu'à ce que quelque

chose finisse inmanquablement par nous foudroyer avant d'avoir eu le temps d'en profiter : un camion, une maladie, peu importe, la mort est assez ingénieuse pour se payer du bon temps à notre place. Étienne en sait quelque chose.

— Comment ça va ? lui dit Christa, l'arrachant à ses pensées avec un grand sourire.

— J'ai l'impression de passer mes journées dans du coton, répond-il. C'est pas si désagréable finalement, je finirai peut-être par m'y habituer.

Par mimétisme, il lui rend son signe d'allégresse. Par mimétisme seulement, car rien ne prête à sourire, et l'on peut voir à la pâleur d'Étienne, à sa mâchoire tendue et à ses poings serrés, que des larmes s'accumulent derrière ce regard-là. Comme elle perçoit son émotion, Christa pose une main sur sa nuque, et ça a un effet tout à fait incroyable sur lui : un temps, il arrête de penser. La seule chose qui agite ses neurones à présent, ce sont ces ongles dans son cou. Étienne en est d'emblée convaincu, quelques phalanges qui se promènent sur une nuque peuvent arrêter une planète de tourner.

Avec délicatesse, il ôte la cigarette de la bouche de Christa et la porte à la sienne. Le goût du rouge à lèvres qu'elle a laissé sur le filtre le ravit. Toutes les traces que laisse une femme dans votre vie sont bonnes à prendre, même les plus minimales. En recrachant la fumée, et en contemplant les volutes dessiner des formes étranges, Étienne se promet de vivre

cette soirée comme si rien ne s'était passé de particulier ces derniers jours. Face à l'affront qu'on vient d'imposer à son arbre généalogique, il opte pour une ligne de conduite osée : jouer au type qui n'a pas mal. Juste le temps d'une cigarette. Juste le temps d'une soirée.

Étienne ferme les yeux et se blottit dans les bras de Christa. Il n'y a pas de meilleur refuge. Un long silence, et puis un baiser, et puis un deuxième, et les embrassades se transforment en caresses, et très vite Étienne tient sa promesse, l'homme chanceux prend le pas sur l'homme malheureux, l'étreinte comme une fuite en avant, un bouclier idéal, un fuck à la mort. Si le fait d'embrasser les seins de Christa n'impose aucun recul à sa peine, Étienne se laisse aller à cette appréciable compensation.

On dirait qu'il pressent les bouleversements intérieurs que la mort de son père va bientôt provoquer, qu'il appréhende le tourment et que, de manière maladroite, il se prépare à faire face. Le grand bol d'air avant de sauter cul nu du plongeur.

— T'as eu raison d'enlever ce yucca de ton salon, il sera mieux ici que chez toi, lui murmure Christa en riant.

Il fait mine de ne pas comprendre et continue son projet : arracher chaque partie du corps de Christa à sa solitude. En remontant doucement sur ses cuisses, une certitude se dessine, aussi scintillante qu'un glaçon dans un verre de Jack Daniel's : on est toujours un peu moins malheureux aux côtés d'une femme qu'on aime.

À part cette parenthèse avec Christa, plus rien n'a réellement de saveur depuis quelques jours. Même ses chewing-gums à la chlorophylle sont fades. Les effets secondaires.

La moitié des gens sur cette terre doivent vivre le deuil d'un proche, à l'heure qu'il est, mais Étienne s'en contrefout. Savoir que d'autres souffrent n'assèche en rien sa peine.

Il a convaincu sa mère de vider la maison de tous les objets remplissant inutilement les placards, maintenant que son père est parti. Difficile d'imaginer Marlène avec un fer à repasser – c'est Henri qui s'occupait de ça – ni avec un tournevis, ni quoi que ce soit de trop pratique, au fond. Marlène est une littéraire, pas une manuelle. D'ailleurs ça fait des mois déjà, depuis l'apparition de sa maladie, qu'Henri n'avait plus la capacité de se servir de tous ces objets. Désormais, c'est tout le reste qui s'ajoute à la collection de l'inutilité : un lit médicalisé, un

ordinateur à reconnaissance faciale, leur immense amour.

Étienne a affirmé à sa mère qu'il fallait se débarrasser du superflu pour avoir une chance d'effleurer l'essentiel. Rien ne vaut la mémoire pour faire revivre ceux qui s'en sont allés, le reste c'est de la camelote. Un T-shirt élimé ou un porte-clefs n'a jamais fait mieux que le souvenir d'un apéro joyeux. Marlène s'est laissé convaincre. Depuis quelques semaines, elle se contente de suivre Étienne au radar, à l'instinct, gageant que chacun de ses pas l'éloignerait de cette tragédie. Il lui aurait demandé de faire le tour du pâté de maisons à cloche-pied qu'elle l'aurait fait. La tristesse rend docile, plus encore que la violence ou la peur.

La maison, bien que modeste, regorge de pape-rasses, de bibelots, de sacs, de cartons, qui contiennent des cartons, qui contiennent des cartons. Des poupées russes endeuillées. À quoi sert de passer son existence à cultiver l'exigence, à tenter d'être brillant, poli, heureux, curieux ou sympathique, si c'est pour finir ainsi : vivant la seconde d'avant, mort celle d'après. À quoi sert de faire preuve d'appétit pour les autres, de curiosité, quelle nécessité de s'efforcer à ménager les ego et les susceptibilités ? Pourquoi faire des enfants, à part pour qu'ils se retrouvent à trier les affaires qu'on leur a laissées en partant ? Autant s'évertuer à ne laisser aucune trace, autant ne pas s'emmerder à faire l'effort de viser la délicatesse ou l'élégance, autant se laisser aller à la facilité de la bêtise ou de la haine. Puisqu'on

Cet ouvrage a été mis en pages par



N° d'édition : L.01ELIN000600.N001
Dépôt légal : février 2022

